

ESKALAS

POÉSIE SANS PASSEPORTS

**Jean
MARCALE**

POÉSIE BRETONNE

Palais des temps modernes

JEAN COUSIN

présenté par
JEAN MARIN

Marquise de 22 ans et 21 ans
un choix de palmiers. C'est la
cette d'une photo de photo.

2006.
copie 7701-20

Bretagne est Poésie. Jamais aucun pays n'a connu plus de chants consacrés à la terre. Mais je voudrais qu'on efface tout de suite un cliché dont le ridicule me paraît de plus en plus évident : La Bretagne, ce n'est pas le pays des chapeaux ronds, du biniou et des crêpes, du moins ce n'est pas seulement cela. Si en effet, la Bretagne a gardé plus que n'importe quel pays, le respect de son patrimoine de coutumes et de légendes, ce sont les Bretons eux-mêmes qui, chaque jour créent leurs légendes comme aux temps anciens, les bardes ont créé celle de Tristan ou celle du Graal. Oui, la légende et la poésie de Bretagne, ce sont les paysans penchés sur leurs sillons qui la forgent, ce sont les matelots d'une barque de pêche qui ne savent pas s'ils reviendront de leur lutte avec la mer, ce sont les gardiens de phare isolés dans la tempête et surveillant un feu qui ne doit jamais s'éteindre.

La poésie bretonne est une poésie de héros, une poésie de combat, que ce soit le combat contre des ennemis visibles, que ce soit le combat contre les forces déchaînées de la nature, que ce soit le combat contre le domaine de l'ombre mystérieuse, contre la mort.

Dès ses origines, elle eut ces caractères. Issue du druidisme que ne parvenaient pas à refouler le christianisme naissant, elle fut métaphysique; conçue en des temps troublés au moment des attaques anglo-saxonnes puis à celui de la pénétration française représentant la race latine ennemie, elle fut sauvage, âpre, elle devint une véritable revanche faisant naître les victorieuses prouesses des chevaliers d'Artus, et envahissant au moyen-âge l'Europe entière et y déterminant d'importants mouvements littéraires.

Dans de remarquables travaux, Hersant de La Villamarqué a montré l'importance de cette poésie primitive et en a donné des exemples en reconsti-

tuant certaines oeuvres d'un caractère sauvage et grandiose. Je sais mieux que quiconque la petite mystification à laquelle s'est livré La Villemarque : il a inventé de nombreux poèmes, ce qui d'ailleurs ne diminue en rien leur valeur, mais il faut ajouter qu'il n'a pas tout inventé. Il est exact que ce grand érudit et poète du siècle dernier a découvert dans les chants populaires les restes de la grande tradition barbare. Bribé par bribes, il a reconstitué de nombreux poèmes anciens, dont la véracité sinon l'exacte authenticité nous est attestée par les traductions et adaptations qu'en ont faites les Anglo-Normands au moyen-âge.

Car la poésie bretonne ne s'écrivait pas. Sa facture, son rythme, sa concision et l'enseignement druidique dont elle découle, tout cela prouve qu'elle était destinée à être chantée et dite, et tout cela nous donne aussi la raison pour laquelle on n'a jamais retrouvé de documents écrits. Les barbes se contentaient d'aller de ville en ville, de château en château, promenant leur "rôle", cette harpe celtique, comme Merlin, ce personnage légendaire qui fut réellement un poète et un devin de son temps.

J'ai voulu dans ce recueil comparer l'ancien au moderne, c'est-à-dire passer de la poésie primitive aux jeunes poètes d'aujourd'hui. On verra que la filiation est continue. Je ne parlerai pas des grands poètes que la Bretagne a donné à la littérature française, on les connaît.

J'ai donné tout d'abord, parmi les reconstitutions de La Villemarque, trois poèmes qui me semblent les plus authentiques, et en tous cas très caractéristiques. Il s'agit d'un fragment de Liwarc'h-Henn, barde du VI^e siècle, tout imprégné de poésie de la nature mêlée à des sentences barbares, de la prenante et sauvage "Prédiction de Gwenc'hlan" symbole de la résistance bretonne aux envahisseurs, et de la délicieuse chanson cornouail-

laisse de " Merlin prophète " où sous des aspects archaïques se révèle une poésie magique que ne renieraient pas nos poètes modernes. J'ai voulu donner ensuite un fragment du Barddas gallois, ce recueil des ouvrages de nos frères celtes d'outre-manche, si conforme à la tradition bardique armoricaine, fragment attribué au barde Taliésin, grand maître de la poésie au VI^e siècle et dans lequel on trouve dans une langue admirable un résumé de la doctrine druidique avec ses différentes vies dans les trois cercles d'Abred, de Gwened et de Keugant qui eux-mêmes se divisent en quantité d'autres cercles où les âmes font lentement leurs migrations de réincarnation en réincarnation. Enfin, j'ai réalisé une adaptation d'un lai anonyme sur la fille du Roi d'Ys, Dahut la damnée, qui me paraît caractériser à souhait la sensibilité bretonne et l'atmosphère prenante de cette poésie irréelle.

Et maintenant, la parole est aux poètes d'aujourd'hui, à ceux qui, continuant la lignée de l'Ankou Tristan Corbière et d'André Breton (car je n'oublie pas les origines du pape du surréalisme) montrent que la race bretonne est encore capable d'enfanter une poésie vraie et débordante de vitalité. Evidemment, peu d'entre eux se servent de la langue de leurs ancêtres, mais qu'importe la langue, pourvu que le cœur y soit, pourvu qu'ils aient quelque chose à dire et que cette poésie trouve son écho dans la sensibilité de chacun.

Jean MARKALE.

LES RAMEAUX
(Er Gwiaél)

Pendant les longues nuits, l'océan est bruyant - le tumulte est le fruit du combat - le mal et le bien ne font point bon ménage.

Pendant les longues nuits la montagne est bruyante, le vent siffle dans la cime des arbres, les méchants ne cherchent pas le bonheur.

Le rameau vigoureux du bouleau à la tête verte tire mon pied de l'entrave - ne confie point ton secret au jeune homme.

Le rameau vigoureux du chêne dans le bois, tire mon pied de la chaîne - ne confie pas un secret à la jeune fille.

Le rameau vigoureux du chêne feuillu tire mon pied de prison - ne confie pas un secret au bavard.

Le rameau vigoureux de la ronce couverte de murs, et le merle sur son nid, et le conteur ne se taisent jamais.

Il pleut au dehors ! La fougère est mouillée, le sable de mer est blanchi, l'écume est gonflée - la plus belle lumière est la pensée.

Il pleut au dehors ! Mon abri est étroit, la bruyère jaunissante, le panais maigre-Dieu, roi du ciel pourquoi as-tu créé un pleureur comme moi.

Il pleut au dehors, mes cheveux sont humides, le malade gémit, la montagne est à pic, l'océan sombre, la mer salée.

Il pleut au dehors, il pleut dans l'océan, le vent siffle dans la cime des roseaux.

LIWARC'H-HENN

(VI^e siècle)

PROPHÉTIE DE GWENCHLAN

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux je chante encore. Je chante la nuit, je chante le jour, et suis triste pourtant.

Je vois le sanglier qui sort du bois: il boite, il est blessé. Sa gueule béante est pleine de sang, son crin est blanchi par l'âge.

Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre et faire trembler le rivage d'épouvante.

Il est aussi blanc que la neige brillante, il porte au front des cornes d'argent.

L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux. Tien bon ! tiens bon ! cheval de mer ! frappe-le à la tête, frappe fort, frappe.

Je vois le sang lui monter jusqu'aux genoux, je vois le sang comme une mare.

Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore ! Tu te reposeras demain.

Comme j'étais doucement endormi dans ma froide tombe, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.

Il appelait ses aiglons et les oiseaux du ciel. Il leur disait en les appelant : Levez-vous vite sur vos deux ailes.

Ce n'est pas de la chair pourrie des chiens et des brebis, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut.

Vieux corbeau de mer, dis-moi qui tiens-tu ?

Je tiens la tête du chef d'armée, je veux avoir ses deux yeux rouges. Je lui arrache les yeux parce qu'il a arraché les tiens.

Et toi, renard, dis-moi qui tiens-tu ici ?

Je tiens son coeur aussi faux que le mien.

Et toi crapaud, que fais-tu là au coin de sa bouche ?

Moi, je suis ici pour attendre son âme. Elle

demeurera en moi tant que je vivrai, en punition
du crime qu'il a commis.

contre le barbe qui habitait jadis entre Roch-Allas
et Port-Gwenn.

MIGRATIONS

J'ai été formé par la Terre, par les fleurs
de l'orties, par l'eau du neuvième flot.

J'ai été marqué par Math avant de devenir
immortel.

J'ai été marqué par Gwyddon, par le Sage des
Sages, je fus marqué dans le monde primitif, au
temps où je reçus l'existence.

J'ai joué dans la nuit, j'ai dormi dans l'au-
rore.

J'étais dans la barque avec Dylan, contre ses
genoux royaux, lorsque les eaux semblables à des
lances ennemies tombèrent du ciel dans l'abîme.

J'ai été serpent tacheté sur la montagne,
vipère dans le lac, étoile chez les chefs supé-
rieurs.

J'ai dispensé le liquide sur le monde, revê-
tu les habits sacrés, j'ai tenu la Coupe.

Il s'est écoulé beaucoup de temps depuis que
j'étais pasteur.

J'ai erré longtemps sur la terre avant d'être
habile dans les sciences.

J'ai erré, j'ai marché, j'ai dormi dans cent
Cercles et je me suis agité dans cent vies.

Idno et Heinin me nommaient Merlin, mais les
rois de l'avenir m'appelleront Taliesin.

TALIESIN

- VI^e siècle -

(Tiré du " Barddas " par Yves Rohan)

MERLIN LE PROPHETE
(Marzin diwinour)

Merlin, Merlin, où allez-vous si matin avec
votre chien noir ?

Oh oh oh oh oh oh oh oh ...

- Je viens chercher le moyen de trouver ici
l'oeuf rouge, l'oeuf rouge du serpent marin, au
bord du rivage, dans le creux du rocher.

Je vais chercher dans la vallée le cresson
vert et l'herbe d'or,

Et la branche élevée du chêne, dans le bois,
sur le bord de la fontaine.

- Merlin ! Merlin ! revenez sur vos pas,
laissez le rameau au chêne

et le cresson dans la vallée, comme aussi l'
herbe d'or

et l'oeuf rouge du serpent marin, parmi l'écu-
me dans le creux du rocher.

Merlin, Merlin ! revenez sur vos pas, il
n'y a de prophète que Dieu.

- Anonymes-Cornouailles-

(trad. H. de la Villemarqué)

CHANSON DE DAHUT
(Ahès Kan)

Je suis née sur la mer, la grande mer, là-bas très loin parmi les brouillards du crépuscule. Le vent du large a effacé mes premiers cris. L'orage monstrueux a dispersé mes premiers vagissements.

Je suis néo sur la mer l'immense mer. L'eau était grise comme la cendre, le ciel couvert de vapeurs. Les voiles flottaient en lambeaux, les cordages sifflaient comme des serpents irrités.

Je suis née sur la mer, la mer des douleurs. En vain le pilote éperdu pesait sur le gouvernail. Les rameurs, hors-d'haleine, luttaienent en vain contre les vagues de la mort et leurs plaintes à chaque effort se mêlaient aux plaintes de ma mère déchirée.

Je suis née. Et tout à coup le ciel s'est ouvert, l'eau est devenue bleue d'un bleu très doux, le soleil a percé la brume comme la flèche perce le cerf en fuite.

Et ma mère m'a prise dans ses bras affaiblis et mon père s'est penché sur mes lèvres souriantes et les matelots ont étendu vers moi leurs mains ensanglantées.

La nef s'inclinait doucement comme un berceau d'osier. La vague fut ma nourrice attentive, l'écume légère a baisé mes petits doigts.

J'ai respiré à pleine poitrine l'air salé de la mer, j'ai hurlé de joie lorsque passaient des bandes de courlis aux ailes déployés. Par jeu, mon père agitait devant mes yeux se lance ornée de crins.

Un jour ma mère me serra si fort que j'en pleurai et quand on m'arracha à ses bras, les yeux des matelots étaient humides de larmes.

Les flots se sont ouverts pour recevoir la belle reine. Elle a le casque en tête, son torse est paré du haubert bleu, le bouclier masque ses jambes et la lance est jetée en travers.

Voilà ce que m'apprit mon père quand j'eus l'âge d'entendre. Il m'a dit que ma mère semblait une déesse endormie sur les flots comme on le raconte dans les chansons du nord.

(Lai anonyme
adapté par J.M.)

A R M O R

I

Penché sur le coteau dominant la vallée
Que le schiste rougit,
Par la bruyère rose et l'ajonc étoilée
Où se glisse ton lit,
O mon fleuve breton, je promène mon âme
Qui cherche à retrouver
Au sein de ton repli le secret de la flamme
Qui la force à rêver,
Et je vois s'écouler vers le sombre Atlantique
Bercé par les autans,
Le flot renouvelé de ton onde mystique
Qui fuit comme le temps.

II

Quand je reposerai dans la moelleuse argile
Sous le flanc du coteau
Et que l'if courbera de sa cime docile
Le souple et vert rameau,
Armor, j'écouterai ton amoureuse plainte
Sous mon frêle buisson
Et l'écho de mon coeur accueillera sans crainte
L'éternelle chanson.
Le doux vent d'occident bercera ma poussière
De son souffle élargi,
Et je ne ferai plus qu'un corps avec la terre
D'où l'esprit a surgi.

Ronan PICHERY
(Adapté du Breton par l'auteur)

LE LEZARD

Ce petit serpent de poussière
Sur le chemin dans le soleil
Maintenant qu'il est mort supporte l'univers.

Les arbres les herbes les imprevus
Les fleurs les pleurs et les couleurs
Les eaux des fleuves et des mares
Et les terres noires et sans mémoire

La mer plus belle què le ciel
Pour qu'y vivent les poissons roux
Les poissons bleus les poissons verts
Et les vagues pour le réveil

Et le soleil en cette place défleurie
Comme un oeil rond du paradis.

MUSIQUE

Finie la joie Voilà les nuits d'hiver
Finie la source Un pas deux pas
Finie la course O La galère
Tu coules bas.

L'algue bleue flotte à la dérive
Les poussières au fond des eaux
Suivent les algues de la rive
Entends-tu rire les vaisseaux

Tais-toi tais-toi Je suis en verre
Un rien m'émeut Un rien me brise
J'ai peur de l'ombre et de la brise

Et j'ai peur mais peur à mourir
D'entendre la chanson se taire
D'entendre la chanson finir.

Jean-Charles PICHON

ARC-en-CIEL

Entre la pluie et le soleil
L'aveugle touche l'arc en ciel
L'aime le respire et l'écoute
Sans s'étonner que sur sa route
Un bras ami des yeux du coeur
Ait envoyé les sept couleurs
Je dis Violet quand les statues
Rêvent de Pâques revenues
L'indigo sur ma langue passe
Quand je la passe à l'eau de grâce
Où la boule miraculeuse
Fût plongée par quelle laveuse ?
Je dis Bleu quand les hirondelles
Reconnues au bruit de leurs ailes
Rentrent au nid de ma tourelle
Je dis Vert quand un vent de feu
M'incline du côté de Dieu
Et Jaune quand les chanterelles
Chantent dans ma forêt fidèle
Mieux que Noir parfum de aïrelles
Et je ne murmure Orangé
Que tête coiffée du clocher
De mon église sans péché
Sous l'arceau des arbres sacrés.
Mais je dis Rouge quand ta voix
Couvre mon coeur de son velours
Comme effeuillement de dahlia
Qui vraiment n'en finirait pas
Je dis Rouge quand ton amour
Se met à traverser ma nuit
Selon ce mouvement béni
Du flot vers la place allongée
Se met à chavirer mon lit
De ses vagues illimitées
Plus hautes que raz de marée
Plus larges que largeur des mers additionnées
Et plus profondes que sanglots des chairs noyées.
Angèle VANNIER.

POEME MARIN

Les lances des mâts fleurissent la rade
Comme un printemps gris planté sur la mer
Et dont les fruits seront les désirades.
Un printemps tremblant de toile et de fer.

Printemps de voilure et d'hélices lourdes
Aux oiseaux de corde et de pavillons
Noyés à l'écume des horizons
Dans le sifflement du large et des houles.

Robert de la CROIX.

LITANIES SAUVAGES

Mer où les crabes tricotent la nuit,
Bénissez la mort des noyés !

Mer où les coquillages ont la couleur des yeux
Et les marins perdus des bottes de sept lieues
Bénissez les nageurs sans but !

Mer où les bateaux fous ont des mâtures d'or
Et des voiles d'oiseaux hurleurs
Pour éventrer la nuit,
Bénissez la pâleur des crânes !

Mer où la déraison des nuages tordus
Monte à l'abordage du ciel,
Mer où bouillonne la tribu des coraux clignotants.

Mer gonflée de râle et de sueurs
Où les roches maudites ont des échapes de sang
O mer ! mon étonnée des pesées du silence,
Bénissez la mort des rameurs !

Jean HAMON.

LES GOEMONNIERS

A genoux femmes pour prier
lorsqu'arrivent les goëmonniers
torses de roc nuques de sang
nés de lande et du jusant
ni matelots ni paysans

Païens des pays de trahison
n'entrez jamais dans nos églises
hurleurs de tous les mots d'enfer
vos cris dans la vague qui roule
les tenez-vous de Lucifer
fils de Caïn face au ciel rouge
tous vos poings noués sur vos fourches
ont moins de haine que vos bouches

à genoux femmes pour prier
lorsque jurent les goëmonniers

passer passer votre cohorte
païens des pays de trahison
n'entrez jamais dans nos églises
ne frappez jamais à nos portes
lorsque hennissent nos juments
sous la plaie de vos longs stridents
la mer annonce son tourment

à genoux femmes pour prier
lorsque s'en vont les goëmonniers

mais quand viennent les vents sur l'île
les femmes front contre la vitre
cherchent sans pouvoir oublier
parmi la senteur des marées
les torses nus des goëmonniers.

. Louis LE CUNFF

AUBÉPINE

Aubépine sur le toit
taches de soleil aux arbres
du t'habilles contre l'huis
s'il est vrai que du t'habilles.

Je n'ai pas pris ce baiser
qui dormait sur l'étang pâle
pourquoi dérober aux fleurs
leurs désirs et leurs caresses.

j'ai gardé ta main cachée
écoutez luire la vitre
aux cliquetis des rayons -
je ne te dis rien - je t'aime

même loin, même endormi
dans ma cage sans dentelle
j'ai connu ton chant d'oiseau
s'il est bien vrai que tu chantes.

Aubépine dans les doigts
tâches de soleil aux arbres
tu t'approches contre l'huis
s'il est bien vrai que tu m'aimes.

Amédée GUILLEMOT.

POINTS ROUGES

Le train ramène le rêveur
Dans un autre monde affolé
Le train ne s'écarte jamais
De la voie prudente des pleurs
L'homme au regard interrogé
Ne se souvient que d'un sauveur
Et parle un poème par cœur
Entre deux deltas de fumée.

Le train des mémoires mortelles
Des morfondus des mal foutus
Le train de tous ceux qui se traînent
Et de ceux qui n'en peuvent plus
Le train siffle et c'est le salut.

Tous les cadavres stupéfaits
Ne se plaignent pas du voyage
C'est le dernier le plus sauvage
La nuit défile avec les haies
Et l'on ne pourrit qu'à regret.

Puisque mon cœur est le plus fort
Je lance le vent sur la ville
Et le train des quatre évangiles
Danger d'amour, danger de mort
Saute sitôt que je m'endors.

Que je reste ou que je m'en aille
Me suivre sera dangereux
L'ange me garde - Il m'en faut deux
Et puis un cri pour prendre Dieu
Entre deux trains entre deux âmes.

Charles LE QUINTREC.

Collection poétique d'ESCALES

Robert FRANKIGNOUX
Humoristiques de route

Jean VIGANNE
Le jour se lève

Alain MICHENET
Deux chants écologiques

Fernand BENVENISTE
Ficus

Jean-Jacques ROBERT
Vivre un soleil

Faust BOUCE
Jours de peine
L'heure de la peur

THÉRANCE
Rivages glacés

à paraître

Piero CASNINI
Fallo-pait

Pierre FROEST
Mettre qui s'illumine

BOUMBIRA

A.BELLU